

La Mauricie

François De Lagrave

Volume 10, numéro 2, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11264ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Fédération des sociétés d'histoire du Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)

1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

De Lagrave, F. (2004). La Mauricie. *Histoire Québec*, 10(2), 15–19.

La Mauricie

Par FRANÇOIS DE LAGRAVE, Société Appartenance Mauricie

Identifiée longtemps comme la Vallée du Saint-Maurice, cette région ne reçut définitivement l'éponyme Mauricie qu'au cours de la décennie 1930, grâce à la pertinente et courageuse intervention de l'abbé Albert Tessier. Si nous nous référons à l'époque lointaine de la Nouvelle-France, l'actuelle région 07 constitue la partie nord de l'ancien gouvernement colonial de Trois-Rivières. Située au cœur même du Québec, à égale distance entre les pôles urbains de Québec et de Montréal, la Mauricie est limitée à l'ouest par la région de Lanaudière (10), tandis qu'au nord elle pousse ses frontières jusqu'à l'Abitibi (14) et le Lac-Saint-Jean (15); à l'est, elle voisine la région de Québec (04), alors qu'au sud, le fleuve Saint-Laurent la sépare de celle du Centre-du-Québec (20).

Au sein des vingt régions administratives du Québec, la Mauricie se distingue par un territoire aussi grand que la Belgique totalisant une superficie de 39 748 km², mais habitée seulement par environ 260 000 personnes, soit 3,6 % de la population totale de l'État québécois. Dans ce vaste territoire, 30 000 km², soit plus de 75% de celui-ci, sont pourvus d'une riche couverture forestière sillonnée de treize rivières importantes et parsemée de pas moins de 3 500 lacs. À juste droit, a-t-on pu saluer «la diversité étonnante de ses paysages». Le territoire mauricien, au sud, en Basse-Mauricie, fait partie prenante de la grande plaine du Saint-Laurent. Avant même que le visiteur n'ait atteint le Centre-de-la-Mauricie, il peut observer les premiers vallons ou contreforts des Laurentides qui prennent graduellement de l'importance. La Haute-Mauricie, reposant en plein cœur des terres précambriennes du Bouclier canadien, lui dévoile un arrière-pays étonnant et mystérieux, que décrit avec tant de passion l'écrivain français Maurice Genevoix lors de son passage au tout début de l'été 1939. Bref, en tout temps, le citadin et le touriste peuvent goûter et jouir d'un «dépaysement total» à quel-

ques dizaines de kilomètres seulement des grands centres urbains de ces trois sous-régions.

Enfin, telle une véritable colonne vertébrale, voici que s'impose la plus grande des rivières du territoire, la rivière Saint-Maurice. Après le Saguenay, puis l'Outaouais, dont elle est la sœur jumelle par ses sources, notre importante rivière est l'af-



Les Forges du Saint-Maurice. Lithographie tiré de The British Dominions in North America par Joseph Bouchette, 1832. (ANC)

fluent le plus important du fleuve Saint-Laurent. Elle naît à plus de 400 m au-dessus du niveau du fleuve et, en direction nord-sud, plus exactement NNO-SSE, en dépit «de nombreuses déviations et de coudes à angle droit», la rivière roule résolument ses eaux sauvages et tumultueuses sur un parcours de 587 km, à partir de l'actuel barrage Gouin jusqu'à son embouchure dans le delta trifluvien. Une bien singulière rivière identifiée parfois comme un «fleuve», recevant les plus beaux épithètes et encaissant froidement les plus austères qualificatifs. Ne l'a-t-on pas qualifiée de «superbe», de «fière», et de «déterminée», mais aussi de «demi-barbare», de «maussade» et de «grimaçante». Son cours tumultueux, hérissé de cascades, de rapides et de chutes, parfois plus propice aux portages qu'à la navigation, explique pourquoi, comme l'a déjà souligné le géographe Raoul Blanchard, «le développement rural de la Mauricie n'[ait] témoigné d'aucune précocité».

Bien que le terrain du Platon connût la présence des Français dès le tout début du XVII^e siècle, la ville de Trois-Rivières ne fut fondée et habitée de façon permanente qu'en 1634, vingt-six ans après Québec, mais huit ans avant Ville-Marie (Montréal). Par deux fois, en 1651 et 1652, au pire moment de la guerre franco-iroquoise, le père Jacques Buteux, jésuite, remonta la fougueuse rivière, se faisant à la fois explorateur tout autant que missionnaire et, malheureusement, y trouva la mort aux environs de l'actuelle ville de La Tuque. Jusque vers 1670, avant que la ville de Montréal lui ravisse la palme, le poste de Trois-Rivières

était, le printemps venu, le lieu du principal rendez-vous annuel des fourrures pour les grandes tribus amérindiennes, quoiqu'il demeurât longtemps un poste important de troc. Par exemple, au XIX^e siècle, le trifluvien Aaron Hart était encore un gros commerçant de fourrures. Comme l'a écrit Raoul Blanchard, le commerce des fourrures constitua «une sorte de prologue, un lever de rideau» qui précéda le développement économique de notre région. Toutefois, «un lever de rideau qui [dura] deux siècles». Cependant, trois exceptions à ce constat: dans cette pépinière de coureurs des bois, de voyageurs et d'explorateurs, la construction des canots reliés particulièrement aux expéditions de fourrures, l'aménagement du chemin du Roy et, surtout, de 1730 à 1883, l'activité des Forges du Saint-Maurice, la première industrie sidérurgique du Canada.

Les forêts immenses de la Mauricie, son vaste réseau hydrographiques ordonné

autour de la rivière Saint-Maurice ont déterminé avant même le début de la première phase de la révolution industrielle (1867-1896) «l'orientation de toute l'activité humaine et du développement économique régional». En effet, à la suite de la région de l'Outaouais, une grande partie de la Mauricie, en 1852, connut un RÉVEIL évident. Trois-Rivières accédait à la tête d'un diocèse; la colonisation s'étendait de plus en plus au Centre-de-la-Mauricie, de chaque côté de la rivière; parallèlement aux Vieilles Forges s'ouvraient les nouvelles Forges Radnor; le gouvernement de l'Union injectait enfin beaucoup d'argent afin d'aménager la rivière Saint-Maurice pour la descente du bois, multipliant les routes, les glissoires

grouillante et mouvante où règnera bientôt Jean J. Crête, le roi de la Mauricie, une personnalité dynamique qui constituera un atout précieux pour la région, surtout lorsque une branche du chemin de fer Québec-Montréal, partant de Trois-Rivières, construite en 1880, atteindra la tête de pont qu'était alors Grandes-Piles.

À l'aurore du XX^e siècle, au tout début de la seconde phase de la révolution industrielle (1896-1929), s'ajoutait un nouveau pan de l'activité industrielle mauricienne, l'hydroélectricité. La fougueuse rivière, «harnaché[e], freiné[e] par des barrages» et, finalement domptée, va livrer à la région, puis à la province, son précieux or blanc, grâce à l'ingénieuse compagnie

Mauricie a particulièrement connu durant cette période une activité remarquable. Il ne faut pas oublier qu'elle a été le berceau au Québec de l'hydroélectricité, des industries de l'aluminium ainsi que des pâtes et papiers. Un triple titre enviable, n'est-ce pas! Claire-Andrée Fortin avait donc raison d'écrire qu'au cours du XX^e siècle la Mauricie est devenue «un des principaux agents du développement industriel qui s'est produit au Québec». De société agricole, notre région, au cours de ces décennies, s'est muée en société urbaine et industrielle. D'à peine 15% urbaine qu'était sa population en 1891, note encore l'historienne, à plus de 60% elle l'est aujourd'hui.

Si, en 1921, comme le relate madame Fortin, «le paysage mauricien [était] devenu le témoin vivant de ce progrès», combien le sera-t-il davantage après la Seconde Guerre mondiale, et jusqu'au début de la décennie 1970, alors que, malheureusement, s'était déjà amorcé un déclin progressif des industries traditionnelles, un affaissement dû à plusieurs facteurs. La région connaissait donc péniblement de Trois-Rivières à La Tuque et de Maskinongé à Sainte-Anne-de-la-Pérade «une mutation de sa structure économique». Même la vieille rivière Saint-Maurice connut «un changement de vocation». Depuis plus d'un siècle et demi, elle avait été un agent de flottage du bois peu coûteux et de plus en plus efficace vers les scieries comme vers les usines du territoire. Une date importante: 1996. À l'automne, la Compagnie de flottage du Saint-Maurice Limitée, en Haute-Mauricie, dans le canton Langelier, déversait dans la rivière son dernier chargement de billes de bois, appelées familièrement pitounes. Toute matière ligneuse est maintenant absente sur sa surface depuis quelques années. Nettoyée, tant dans son fond immédiat que sur ses berges, débarrassée de ses piliers et de ses estacades, la rivière connaît actuellement une active vocation récréo-touristique, pour le plus grand plaisir des amateurs de grand air, pourquoi pas aussi pour le simple plaisir des yeux. Parfois, en certains coins privilégiés, comme aux abords de ses nombreux affluents ou de ses falaises escarpées, l'on peut songer avec nostalgie à une virginité retrouvée.



La Shawinigan Water & Power. BNQ

et les estacades; et, en outre, s'apprêtait à commencer des travaux de creusement du chenal à la hauteur du lac Saint-Pierre. Ce n'est donc pas par hasard qu'un nouveau journal trifluvien, en cette année, portait le nom de *L'ÈRE NOUVELLE*! L'ère du développement économique était enfin arrivée. Au service de «barons de la forêt», les grands entrepreneurs forestiers, toute une armée de vaillants bûcherons, toute une légion de téméraires draveurs, allaient se mettre à l'heure du grand commerce du bois d'œuvre exporté d'abord surtout en Angleterre, puis aux États-Unis et ailleurs. À ce moment, Grandes-Piles devint incontestablement «le pivot de l'activité forestière», «l'entreprôt de toute la région», «le centre de rayonnement vers tous les points de l'arrière-pays mauricien», enfin une municipalité

Shawinigan Water & Power. Une autre activité industrielle s'y ajoutait, l'industrie des pâtes à papiers, puis celle du papier journal au moment où, en 1910, une loi québécoise, imitant celle de l'Ontario, interdisait l'exportation du bois à pâte. Avec ses usines de La Tuque, Grand-Mère, Shawinigan, Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine, la Mauricie devenait «le principal centre de production de pâtes et papiers au Canada» et Trois-Rivières, au milieu du siècle, pouvait pompeusement se qualifier de «Capitale mondiale du papier journal». La puissante compagnie ne faisait pas que distribuer de l'électricité aux maisons et aux papeteries, elle devint aussi pour ainsi dire la marraine, la pourvoyeuse dans la région de deux types d'industries nouvelles comme l'électrometallurgie et l'électrochimie. Le Centre-de-la-



Moulin de la Turner Lumber and Pulpwood Company, Lac Édouard. Carte postale de Pinsonneault, collection Normand Caron

Le riche potentiel récréo-touristique de la Mauricie se fonde principalement sur ses vastes forêts ainsi que sur ses plans d'eau nombreux et variés, en n'oubliant pas bien sûr les vestiges laissés par la fascinante histoire de la deuxième plus ancienne ville du Canada qui comptera bientôt 375 ans, si l'on ne considère que sa colonisation. Une importante portion de son patrimoine naturel a été tout spécialement protégé en 1970 par la création du Parc national de la Mauricie, dont l'artisan principal, en dépit d'oppositions autant québécoises que mauriciennes, ne fut nul autre que monsieur Jean Chrétien, futur premier ministre du Canada. Ce parc, qui s'est ajouté à bien d'autres, veut «protéger un échantillon représentatif du Bouclier canadien et particulièrement des Laurentides québécoises». La Haute-Mauricie, notamment prisée par la célèbre famille Kennedy et madame Anne Stillman, notre «reine de la Mauricie», devenue Mc Cormick à la suite d'un retentissant procès et d'un second mariage, oui la Haute-Mauricie demeurera longtemps un haut-lieu de la chasse et de la pêche, grâce à ses neuf zecs (zones d'exploitation contrôlée) et à plus d'une trentaine de pourvoies. Pour recevoir les adeptes de plein air, les trois sous-régions peuvent compter sur des infrastructures d'accueil d'une grande qualité. Hormis les hôtels, les motels, les sites de camping et les nombreux gîtes touristiques, ne citons que les grandes auberges si prisées par nos visiteurs étran-

gers comme celles dénommées du Lac-Saint-Pierre (Pointe-du-Lac), Le Baluchon (Saint-Paulin), Sacacomie (Saint-Alexis-des-Monts), des Clubs Odanak et Hosanna (près de La Tuque), ainsi que celles du Triton et de l'Eau-claire (Haute-Mauricie). La ville



Le couvent des Ursulines dans le Vieux Trois-Rivières. Photo : Normand Caron

de La Tuque, ancien poste de traite, est devenue en toute saison le point de départ par excellence dans une nature féconde et généreuse des grandes expéditions de chasse et de pêche ou de loisirs variés, propices aux plus agréables aventures. Oui, une véritable région d'aventure que la Mauricie!

Son patrimoine, qu'il soit matériel ou immatériel, archéologique ou agricole, religieux ou industriel en fait par surcroît une autre destination privilégiée. Du nord au sud comme de l'est à l'ouest subsistent partout des vestiges d'un noble passé. Ne citons que le vieux Trois-Rivières classé quartier historique par le gouvernement Johnson, père, et son monastère des Ursulines ainsi que le monastère et l'ancienne église des Récollets, tous construits sous le régime français; le Site national des Forges-du-Saint-Maurice; le vieux Sanctuaire madelinois dont la construction remonte à 1720 et la basilique Notre-Dame-du-Cap, l'un des trois grands sanctuaires nationaux du Canada qui attire un demi-million de personnes annuellement; le Village du bûcheron et du draveur de Grandes-Piles comprenant près d'une trentaine de bâtiments rappelant le passé centenaire (1850-1950) de ces véritables personnages de légende qui ont fortement imprégné la culture et l'imaginaire de notre région; le Musée québécois de culture populaire de Trois-Rivières où se retrouve principalement la grande collection Robert-Lionel-Seguin, l'une des plus importantes d'artefacts et d'objets divers sur le passé québécois; les musées Pierre-Boucher et des Ursulines; le Circuit Félix-Leclerc de La Tuque, rappelant le passé de ce grand Québécois, natif de La Tuque et ayant habité aussi l'ancienne municipalité de Sainte-Marthe, voisine de Cap-de-la-Madeleine; enfin, de nombreuses églises comme celles de Champlain, de Saint-Léon-le-Grand, de La Tuque ou de Notre-Dame-de-la-Présentation du quartier Shawinigan-Sud, dont tout l'intérieur a été décoré par le talentueux Ozias Leduc à la fin de sa vie.

Toutefois, il faut accorder une place spéciale à la Cité de l'énergie de Shawinigan, non seulement pour la magnifique illustration de son passé industriel mais aussi pour l'effet dynamiseur que cette institution culturelle a produit sur la ville elle-même comme sur la région toute entière. Au cours des années de la décennie 1980 beaucoup de grandes industries de la première moitié du XX^e siècle avaient déserté la Ville Lumière, ainsi que l'on dénommait autrefois Shawinigan. Elle avait perdu sa prospérité d'antan. À l'évidence, l'avenir semblait très

sombre. Voilà qu'en 1987, dans un tel contexte de morosité désespérante, deux hommes s'apprêtaient à rallumer la flamme fumeuse. Il s'agit de Robert Trudel, à qui l'on accola rapidement au départ l'épithète de «Don Quichotte», et de Roland Désaulniers, ex-maire de Shawinigan. Dans un climat de cynisme, de scepticisme alimenté par tant de gens et non des moindres, une corporation fut instituée dans le but explicite de doter leur ville d'un centre d'interprétation de l'électricité. Après «neuf ans d'efforts opiniâtres», ayant pu compter sur l'appui concret de bien des intervenants, comme l'Hydro-Québec et la papeterie Belgo, naissait le 21 juin 1997 la Cité de l'énergie, qualifiée tour à tour de «fleur du tourisme mauricien», de «point de mire national» et d'exemple «de bonne gestion et d'audacieuse réalisation». Les sceptiques ont été rapidement confondus. Elle est à la fois un centre de sciences, alliant spectacles multimédias, ballades sur l'eau, visite d'une vieille centrale hydroélectrique, démonstrations concrètes pour retracer l'œuvre des pionniers de l'électricité. S'y ajoutèrent Kosmogonia, un spectacle de haute qualité, une aire de jeux pour jeunes et moins jeunes et, depuis deux ans, deux expositions de haut calibre intitulées *Le Corps transformé* (2003) et *L'Arche de Noé* (2004). N'oublions pas surtout la Tour d'observation, la deuxième plus haute au Québec, d'où une vue imprenable s'offre aux visiteurs. Il est possible que d'ici peu un Musée Jean-Chrétien se retrouve dans la première aluminerie canadienne cédée par la Compagnie Alcan à cette nouvelle institution culturelle. Depuis les efforts méritoires de messieurs Trudel et Desaulniers, personne n'ose plus maintenant parler de la nouvelle ville de Shawinigan avec les mêmes termes défaitistes qu'il y a une quinzaine d'années. La Cité de l'énergie et sa tour d'observation élevée au-dessus de la célèbre chute de Shawinigan ont revêtu dès lors une valeur symbolique. Leur installation tout autant que leur succès ont sonné dans le ciel mauricien comme un coup de clairon, ont claqué comme un coup de fouet et ont offert au Québec le vibrant témoignage du RÉVEIL d'une ville, d'une région qui ont renoué

avec l'espoir et l'audace de leurs jeunes années.

Il faut souligner dans notre région l'œuvre féconde de ses trois grands centres d'art, ceux de La Tuque, de Shawinigan, particulièrement celui de Trois-Rivières qui vient de connaître une rénovation d'une durée d'un an complet. N'oublions pas cependant les activités ludiques et culturelles annuelles. La Mauricie n'est certes pas la dernière région du Québec en ces deux domaines. Que l'on songe, pour n'en nommer que quelques-unes, au Festival de chasse du Haut-Saint-Maurice de La Tuque; au Jamboree Quad de La Tuque; au Festival western de Saint-Tite, le plus important à l'est de la ville albertaine de Calgary; au Festival de la galette de sarrasin de Louiseville; la Classique internationale de canots sur la rivière Saint-Maurice, de La Tuque à Trois-Rivières (1934); la saison de la pêche aux petits poissons des chenaux de Sainte-Anne-de-la-Pérade; à Trois-Rivières, le Grand Prix de Trois-Rivières, l'International de l'art vocal de Trois-Rivières, la Biennale internationale d'estampe contemporaine; sans oublier le Festival international de la poésie

d'organiser une fête dans un bar. Là «on trinque, on bavarde, on joue de la musique, on chante, on crie sa joie et sa douleur. Mais avant tout, poursuivait-il, on s'amuse». Pourquoi, pourrions-nous demander? «Pour être plus sûr de faire plaisir à celui qui est parti». «Voilà, concluait-il, c'est trifluvien». À ces activités haut de gamme, il aurait fallu en ajouter tellement d'autres qui se déroulent durant les quatre saisons dans les moindres municipalités mauriciennes, ne serait-ce que le Festival de la truite mouchetée de Saint-Alexis-des-Monts, le Festival des Deux-Rivières de Saint-Stanislas ou la Fête de la solidarité de Saint-Narcisse, de même que le Festival des amuseurs publics de Cap-de-la-Madeleine et celui du Festival du théâtre de rue de Shawinigan, et combien d'autres qui soulignent à tout moment le goût de la fête et l'hospitalité chaleureuse des gens de la Mauricie. Si, tout le long de la rivière Saint-Maurice, les Mauriciens ont retrouvé leur beau et fier cours d'eau et se l'ont entièrement approprié, il en est ainsi des gens de Trois-Rivières qui ont quasiment redécouvert leur majestueux fleuve Saint-Laurent grâce au superbe aménagement du



La pêche aux petits poissons des chenaux à La Pérade. Carte postale J.M. Tessier. Collection Normand Caron

sie de cette même ville. Trois-Rivières, Ville d'histoire et de culture, est aussi devenue au fil des ans la Capitale mondiale de la poésie lorsque survient l'automne. Elle est la seule ville, semble-t-il, qui possède un monument au Poète inconnu. Autre fait typique de cette capitale régionale. Lorsque survient le décès d'un poète ou d'un artiste, il est de tradition dans cette ville, a déjà raconté Jean-Marc Beaudoin du Nouvelliste,

Parc portuaire, d'où l'on peut apercevoir dans toute sa beauté le pont Lavolette (1967), devenu avec le temps le symbole même de la capitale régionale.

Dans cette région, dans cette société qui connaissent en ce moment un RÉVEIL à bien des égards, surtout qui découvrent avec une passion renouvelée son patrimoine et toutes ses riches facettes ont été fondées ou se sont renouvelées les sociétés d'histoire,



Le pont Lavoie. Photo Normand Caron

les sociétés de généalogie ou les nouvelles sociétés d'histoire et de généalogie locales.

L'on peut en compter environ une trentaine dans les trois sous-régions. Durant l'Entre-Deux-Guerres, l'abbé Albert Tessier, régionaliste et chef de file régional engagé avec le concours d'amis, avait fondé la Société d'histoire de Trois-Rivières (1926-circa 1980), une société autant locale que régionale. En 1995, une deuxième société d'histoire régionale, dénommée APPARTENANCE MAURICIE, voyait le jour grâce à l'action dynamique de Mario Lachance et d'une dizaine d'ami(e)s conscients du riche potentiel patrimonial de la région. Son siège social est établi à Shawinigan, au Centre-de-la-Mauricie, à la Cité de l'énergie qui a constamment appuyé ses initiatives. Depuis bientôt dix ans, la jeune société d'histoire régionale, comptant environ cinq cents membres, en a étonné plus d'un en démontrant une activité remarquable. Elle s'est fait principalement connaître en menant des recherches historiques variées, en publiant annuellement un calendrier historique recherché, en éditant deux fois l'an une revue appelée *Le Nouveau Mauricien*, en organisant diverses activités saisonnières, et en tenant depuis 1997 à chaque automne un colloque régional des sociétés d'histoire locales. À cette occasion, depuis 1989, le président d'Appartenance Mauricie remet le Prix Raymond-Douville, un Mauricien de souche, à une personne ayant joué un rôle majeur dans l'une ou l'autre des sociétés d'histoire et/ou de généalogie locales de la

région. Appartenance Mauricie a organisé avec brio le 36^e congrès de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec (FSHQ) qui s'est tenu à Shawinigan en 2001, où son comité organisateur s'est signalé notamment par la transparence et la rigueur de son administration financière. Certains des membres de son conseil d'administration se sont illustrés aussi en d'autres circonstances, comme par l'organisation et la tenue à Trois-Rivières et à Grandes-Piles, du 3 au 6 octobre 1996, de la IX^e Rencontre internationale des flotteurs et des radeliers, une première en Amérique, et qui regroupait environ cinq cents participants venant de dix pays européens. Notons que depuis quelques années se tient au printemps à Trois-Rivières le Salon national d'histoire et de patrimoine, un rendez-vous couru des amateurs d'histoire. Enfin, il faut annoncer pour le 8 octobre 2004, la sortie importante d'une histoire globale de la Mauricie au Musée québécois de culture populaire de Trois-Rivières. Un livre de plus d'un millier de pages et groupant environ deux cents photographies et gravures, «*pour couvrir les mémoires de la région*», selon Linda Corbo du *Nouvelliste*. Un livre qui s'est fait attendre parce que l'on voulait profiter surtout des mémoires de maîtrise et des thèses de doctorat des étudiants de l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR). Mais, affirment les directeurs de cette œuvre collective, les historiens chevronnés que sont René Hardy et Normand Séguin: «*À cause des efforts collectifs, la Mauricie sera l'une des régions*

les plus documentées». Dans les prochaines années, selon encore madame Corbo, la Mauricie «*fera aussi l'objet d'une autre parution dans la collection "Les régions du Québec: histoire en bref"*», c'est-à-dire «*un condensé en format réduit, de 192 pages, à la portée d'un public plus large, fait valoir l'éditeur, qui pense ici aux étudiants et aux touristes, entre autres*». Il n'est pas inutile de souligner ici le travail remarquable accompli par le département des études québécoises de l'UQTR pour étudier en profondeur toutes les étapes séculaires du passé de la Mauricie, allant de l'époque des Attikamekw, encore présents dans les communautés de Wemotaci (Weymontachie, entre La Tuque et Parent) et d'Obedjiwan (au nord du réservoir Gouin), jusqu'à l'époque post-industrielle de la fin du XX^e siècle et les nombreux défis de la mondialisation.

Suivant l'expression de monseigneur Félix-Antoine Savard, la Mauricie est une terre où s'est grandement manifestée «*un obscur passé de travaux pénibles, de forces ingénieuses, de courage et même de servitudes*». Dans cette région où l'or blanc et l'or vert ont répandu si généreusement leurs richesses, un mot devrait à la fois résumer sa société et son potentiel régional, un seul mot: ÉNERGIE. Il n'est donc pas surprenant que l'on ait autrefois appelé cette région «le Pays de l'énergie», que sa principale institution culturelle porte le nom de Cité de l'énergie, que son CSSS se soit vu accoler l'épithète de l'énergie et que sa Commission scolaire ait reçu le nom de l'énergie, car tant d'énergie fut déployée par toute sa population au cours des siècles passés et appelée à en déployer autant, présentement, et dans les décennies à venir. L'énergie sous toutes ses formes est donc l'un des éléments les plus déterminants pour décrire autant l'espace mauricien que la société qui l'a approprié. Espérons que cet article, si modeste soit-il, vous fera mieux percevoir les racines profondes et puissantes qui lient les Mauriciens à leur TERRE bien-aimée, à leur fougueuse RIVIÈRE, où tant d'énergie fut consentie, où tant de vaillance fut démontrée, et qui expliquent finalement notre désir si profond d'APPARTENANCE à une région arrosée de sueur d'une multitude de femmes et d'hommes valeureux.